



IX. — Le vieux Canadien à l'antique Chapelet.

Il y a déjà de cela plus d'un quart de siècle : c'était au début de ma vie de Missionnaire.

Longeant, un jour, le bord sinueux d'un grand lac, je me trouvai soudain en face d'une vaste ferme, taillée à même la forêt. Maison solide et propre, avec dépendances à l'avenant, pièces de foin et de grain superbes, nombreux bestiaux dans de gras pâturages : tout y dénotait le bien-être et l'aisance.

— « Sais-tu qui demeure ici », demandai-je au sauvage qui pilotait mon canot.

— « Oui, Père », me répondit-il : « plusieurs fois, j'ai échangé avec ces gens des fourrures pour des provisions. »

— « Je serais bien aise de les connaître, moi aussi. Pourquoi ne monterions-nous pas les saluer ? »

— « Tu n'y gagneras rien, Père. Jamais de Messe, jamais de prière. Ils préfèrent ne pas voir la Robe noire. »

— « Quelle langue parlent-ils ? »

— « Le sauvage, l'anglais, le français... : tout ce que tu voudras ? »

— « Eh bien, arrêtons ! »

— « Ça m'est égal. Je suis sûr d'être bien reçu, moi ; mais toi, je ne sais pas... »

A notre arrivée, un beau et grand vieillard, à tête blanche comme neige, nous invite, en français, à entrer et nous présente sa femme, une vieille à figure rébarbative, encadrée de cheveux roux grisonnants.

— « Il y a bien longtemps que vous demeurez ici, n'est-ce pas ? »

— « Plus de quarante ans », répond le vieillard, avec un geste de légitime fierté. « Je suis venu ici faire la traite des pelleteries en opposition à la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui, alors, exploitait les sauvages. »

— « Avez-vous élevé une famille ? »

— « Oui : une grosse famille. Mais nous n'avons plus qu'un seul enfant avec nous. Les autres sont tous établis. »

— « Il a dû vous en coûter beaucoup pour faire instruire vos enfants : les écoles étaient si éloignées... ? »

— « Oui, pas mal cher ! Il nous a fallu les envoyer, les uns à Pembroke, les autres à Ottawa. »

— « Nous aurions bien mieux fait de les envoyer tous à Pembroke », grommela la vieille. « Nous n'aurions peut-être pas perdu deux de nos filles à Ottawa... »

— « Vous avez perdu deux de vos filles à Ottawa ?... Et vous n'avez pas pu, je suppose, les faire revenir à temps pour leur fermer vous-mêmes les yeux ? »

— « Oh ! elles ne sont pas mortes... Mais il vaudrait mieux qu'elles le soient. Imaginez : elles ont été tellement perverties par la canaille qu'elles se sont faites Religieuses... Elles, qui étaient si bonnes petites filles quand elles sont parties, les voilà qui n'ont plus de cœur du tout pour leurs parents, — comme tous les prêtres, du reste, et toutes les Religieuses. »

— « Mais, Madame, il me semble que vous devriez considérer comme un honneur d'avoir deux de vos filles au service du Bon DIEU. »

— « Dites donc, plutôt..., un déshonneur. Quand on pense que ces gens-là, qui sont si riches et qui se piquent de savoir-vivre, n'ont seulement pas l'idée de venir nous voir. »

Et, tout d'un trait, sans me laisser le temps de placer un mot de réplique, avec des accents et des gestes d'énergumène, la vieille grincheuse me débite une litanie d'imprécations malsonnantes et d'injures fielleuses à l'adresse de ses filles religieuses, des prêtres, des évêques, du Pape, de l'Église catholique. Une vraie bourrasque, quoi !

Comprenant qu'il valait mieux ne pas insister, afin de ne pas gâter la sauce à tout jamais :

— « Eh bien, Madame », lui dis-je, tout doucement, « puisque ce sont là vos idées et que vous croyez avoir raison, je ne vous troublerai pas davantage. Je vous laisse à votre bonheur. »

(J'aurais, paraît-il, ajouté : — « Dans deux ans, Madame, vous ne parlerez pas comme ça... »)

Plus raisonnable et plus respectueux, le vieux m'avoua qu'ayant déserté la maison paternelle à l'âge de 12 ans, il n'avait jamais revu ses parents. Une fois mariés, ils avaient, lui et sa femme, abandonné peu à peu toute pratique religieuse. Un de leurs fils et une de ses filles étaient passés au Protestantisme, et les autres ne valaient guère mieux.

Je les quittai, en leur souhaitant de revenir à de meilleurs sentiments.

— « *Coucoumis nishkatisi* », me dit mon guide, en regagnant notre embarcation, « la mère est *coléreuse*, hein ! C'est toujours comme ça, quand elle parle de la Robe noire. »

* * *

Cette scène navrante me revint souvent en mémoire, durant mes longues courses de Missionnaire : — « Que de mystères », pensais-je, « dans la vie ! Comme on peut s'illusionner, s'aveugler, s'entêter, même à la veille de tomber dans l'éternité ! Bonne Mère, convertissez-les ! »

Quelques années plus tard, conduit sans doute par la Divine Providence, j'avais le bonheur de repasser par le même endroit.

Hélas ! les choses avaient bien changé d'aspect. Rasée par un incendie, la belle maison d'autrefois avait été remplacée par un misérable chantier. Je ne pus résister à la tentation de revoir mes vieux fanatiques.

J'entre. Le père est seul, sa vieille étant allée se promener chez un de ses enfants. Pauvre vieux : les coups répétés de l'épreuve l'ont tellement brisé, défiguré, amaigri, qu'il est à peine reconnaissable. Heureux de déverser dans le mien le trop-plein de son cœur meurtri, il me fait en détail le récit de ses malheurs.

— « Et pourtant, cher vieux », lui dis-je, « un malheur plus redoutable encore vous attend... Bon gré mal gré, il vous faudra bientôt comparaître au tribunal du grand Juge ! »

— « Eh ! oui, je sens bien que je n'en ai pas pour longtemps, maintenant. Je décline à vue d'œil... »

— « Et vous allez vous laisser mourir comme ça ?... Vous n'avez jamais, je crois bien, songé sérieusement au salut de votre âme ; et le Bon DIEU, Lui, L'avez-vous oublié pour toujours ?... »

— « J'ai toujours été un honnête homme. »

— « Je veux bien le croire, mais ce n'est pas suffisant. DIEU exige, de plus, qu'on Le serve et qu'on Le prie. »

— « Je L'ai toujours prié, le Bon DIEU ! » Et, tirant fébrilement de sa poche un antique chapelet aux grains usés par le frottement des doigts : — « Tenez », dit-il, « voici le chapelet que ma mère m'a donné le jour de ma première, de mon unique Communion. Tous les soirs, depuis, je l'ai récité, comme nous le faisons en famille, dans mon jeune temps ».

— « Ah ! bon ! » repris-je, « je m'explique comment il se fait que je suis ici ce soir. C'est la Sainte Vierge qui m'a amené près de vous, pour vous décider à faire votre paix avec son Divin Fils. »

— « Mais, vous n'y pensez pas, Père : je suis si vieux... »

— « Ne vous inquiétez pas de cela. Je suis Mission-

naire, voyez-vous, et j'ai la permission de célébrer la Sainte Messe où je veux. Que diriez-vous, si je revenais, dans quelque temps, dire la Sainte Messe ici même, dans votre maison ? »

— « Oh ! Père, ce serait trop d'honneur ! Pour sûr, j'y assisterais..., et pas tout seul, prenez ma parole. »

— « Alors, c'est entendu... Préparez-vous au grand jour... »

* * *

Au commencement du carême, j'étais reçu à bras ouverts chez mes deux vieux. Leur confession faite, ils communièrent, durant la Sainte Messe, avec piété et dévotion. Et comme, après mon action de grâces, je me disposais à repartir, le vieillard, abîmé jusque-là dans la prière, d'un bond se redressa et, m'appuyant sur les épaules ses deux mains tremblotantes :

— « Père », dit-il, l'émotion plein la gorge, « il y eut un temps où le vieux P... avait tout à souhait... Aujourd'hui, il est ruiné, c'est vrai... Mais sachez que jamais de sa vie il n'a goûté autant de bonheur que ce matin. Heureux jour que celui de ma seconde Communion, 72 ans après ma première !... Pourvu, maintenant, que le Bon DIEU ne nous tienne pas compte de la mauvaise éducation que nous avons donnée à nos enfants... »

Et sa large poitrine se gonfla sous la poussée d'une violente émotion trop longtemps contenue ; et il éclata en sanglots étouffés.

— « Père », poursuivit la vieille, « à votre première visite, vous nous aviez fait une prédiction bien terrible... »

— « Quelle prédiction ? »

— « Vous avez dit, en partant : « Dans deux ans, Madame, vous ne parlerez pas comme ça ! »

— « C'est drôle : je ne me rappelle pas du tout. »

— « Oui, vous nous l'avez dit... En tout cas, au bout de deux ans, jour pour jour, notre maison a été détruite par le feu de fond en comble ; et, depuis, la malchance nous a poursuivis sans relâche... Que voulez-vous ?... Nous l'avions mérité. C'était pour notre plus grand bien. »

Ce disant, elle pleurait à chaudes larmes : larmes du cœur contrit et repentant, de l'âme réconciliée avec DIEU.

— « Allons ! consolez-vous », leur répétais-je ; « oubliez la justice de DIEU, pour ne plus penser qu'à son infinie miséricorde... Il est si bon ! »

L'émotion me gagna moi-même, et je dus mêler les larmes de ma joie à celles de leur repentir.

Après sept années de fidélité exemplaire à tous leurs devoirs religieux, ils moururent, tous deux, dans les dispositions les plus consolantes. La Sainte Vierge, qui les avait sauvés ici-bas, a dû leur ouvrir là-haut les portes du paradis.

Stanislas BEAUDRY, O. M. I.



Mgr Balain, O. M. I.

Prêchant une mission à Auterrive, Diocèse d'Auch, lors de la Toussaint 1927, j'ai fait la connaissance de M. le Chanoine Marmont, Archiprêtre de la Cathédrale d'Auch. Il est venu, deux fois, nous voir, — la seconde fois, pour la clôture de la mission, le 2 novembre, vu qu'Auterrive est de son doyenné.

Nous lui avons rendu sa visite, et, à cette occasion, il m'a fait visiter sa magnifique cathédrale dans toutes ses parties : stalles du chœur, chaire, buffet d'orgue, etc.

Il m'a indiqué, au cours de cette visite, l'emplacement de la sépulture de Monseigneur Mathieu Victor BALAIN, O. M. I., dans la Chapelle des Ames du Purgatoire, près du mur. Les « Beaux-Arts » n'autorisent aucun signe, — ni en creux, ni en relief, — pour la signaler.

Jusqu'à cette époque, la dépouille de Monseigneur BALAIN se trouvait dans la Chapelle de Beaulieu, maison de campagne du Séminaire d'Auch, confisquée, par la loi de 1905, et devenue école d'agriculture.

Le Préfet du Gers jugea que ce n'était pas sa place dans cette chapelle désaffectée. Il proposa donc à Monsieur l'Archiprêtre de le lui remettre, en se chargeant des frais d'exhumation, mais à la condition qu'il n'y eût à cette occasion aucune manifestation. Après quelques hésitations, à cause de cette condition restrictive, Monseigneur François Ricard se rendit aux raisons de M. Marmont ; et le transfert se fit, sans bruit, de Beaulieu à la Cathédrale Sainte-Marie.

Monseigneur Ricard profita, d'ailleurs, de l'occasion pour faire creuser, en même temps, un caveau pour lui-même près de Monseigneur BALAIN, mais du côté de l'allée.

Jean TANCRAY, O. M. I.

